

La dérive des continents

La rédaction

Les frontières du cinéma d'animation
Number 80, December 1995, January 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2169ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

La rédaction (1995). La dérive des continents. *24 images*, (80), 3-3.

La dérive des continents

Il y a bien quelques années qu'on a envie de l'écrire, mais qu'on hésite, qu'on attend, qu'on se donne encore du temps pour continuer de réfléchir, pour laisser les choses se préciser. Seulement, voilà, il vient un temps où il faut se risquer à dire les choses, un temps où il faut, quitte à paraître prétentieux ou superficiel, officialiser une observation générale, même si elle semble vouloir régler le sort du cinéma mondial.

Cette observation, donc, concerne le cinéma asiatique, dont la montée s'affirme avec de plus en plus de force. Sa vitalité se remarque d'autant plus que le cinéma d'Europe vit des heures sombres. On remarque en effet que la force des Européens semble ne reposer que sur des valeurs depuis longtemps confirmées (Rivette, Rohmer, Angelopoulos, Pialat, Oliveira, etc.), à deux ou trois exceptions près (Desplechin, dont on attend le deuxième long métrage, et Moretti, qui somme toute n'est plus si jeune). Dans ce contexte, on ne s'étonnera pas du plat qu'on a fait autour de *La baine*, de Mathieu Kassovitz, film habile et percutant, mais opportuniste jusqu'à la pire des complaisances. Le cinéma français se cherche des raisons d'espérer. Hier, c'était *Les visiteurs*, aujourd'hui c'est *La baine*.

Longtemps, le cinéma asiatique a été l'affaire du Japon, qui avec ses maîtres qui ont pour noms Mizoguchi, Naruse, Ozu, Kurosawa et Kobayashi, puis avec sa nouvelle vague menée par Imamura et Oshima, s'est imposé comme l'une des grandes cinématographies du monde. Toutefois, avec le déclin du cinéma japonais, dans les années 80, on a cessé de croire au cinéma asiatique. Il y avait bien Hong-Kong qui intéressait quelques rares cinéphiles, puis les Philippines qui ont eu, avec le regretté Lino Brocka, leur grand auteur, mais le paysage d'ensemble ressemblait plutôt à un désert aux oasis clairsemés.

Mais, à partir de la fin des années 80, les Asiatiques ont eu plus que leur part de grands prix dans les festivals internationaux. D'abord, les Chinois, avec Chen Kaige (*Adieu ma concubine*), Zhang Yimou (*Le sorgbo rouge*, *Ju Dou*, *Vivre*, etc.), Xie Fie (*La femme du lac des âmes parfumées*) et Tian Zhuangzhuang (*Le cerf-volant bleu*),

ont littéralement pris d'assaut les palmarès. Ensuite, on a vu émerger les cinéastes de Taiwan Hou Hsiao Hsien (*Le maître de marionnettes*) et Ang Lee (*Le garçon d'honneur*), ceux de Hong-Kong (voir le texte qui suit) et les Iraniens qui, autour de la figure centrale d'Abbas Kiarostami (*Au travers des oliviers*), forment LA cinématographie en vogue. On doit donc admettre que c'est en Orient que les choses se passent, actuellement.

Le plus récent Festival des films du monde en a offert une autre preuve, notamment par la présence tonifiante de *Chungking Express*, du cinéaste de Hong-Kong Wong Kar-Wai, ainsi que par la surprenante qualité d'ensemble des films japonais, qui étonnait un peu tout le monde en ces années de disette. À ceux-là s'ajoutaient *Le ballon blanc*, de Jafar Panahi, film déjà couronné à Cannes et qui menait une impressionnante sélection de longs métrages iraniens, ainsi que *Postman*, du Chinois He Jianjun, qui a su déchaîner quelques passions.

Quand on sait l'admiration avouée de Quentin Tarantino et de quelques autres jeunes loups de Hollywood pour le cinéma de Hong-Kong, quand on sait que John Woo, qui est l'objet d'un véritable culte, vient de terminer son deuxième film américain (*Broken Arrow*), et quand on sait aussi qu'à peine dix jours après la clôture du FFM, Venise couronnait un film vietnamien (*Cyclo*, le deuxième long métrage de Tran Anh Hung, déjà remarqué pour *L'odeur de la papaye verte*), on ne peut plus nier l'évidence: ce qui était une tendance il y a à peine un an prend maintenant l'allure d'une vague de fond. La décennie 90 est celle du cinéma asiatique. C'est là-bas, ou sous l'influence de cette partie du monde, que le cinéma parvient encore à vivre et, plus encore, à continuer de naître. ■

«On ne peut plus nier l'évidence: ce qui était une tendance il y a à peine un an prend maintenant l'allure d'une vague de fond. La décennie 90 est celle du cinéma asiatique.»

LA RÉDACTION